

Contradictions "exotiques" de la politique américaine

par Claude JEANTET

Récemment encore beaucoup n'y croyaient guère. Chacun en convient à présent. La politique américaine s'est précisée et durcie. Après avoir longtemps tâtonné, cherché, hésité, le Président Kennedy a trouvé sa voie diplomatique. Elle semble, elle, sévère, rectiligne. Il paraît, lui, lent mais implacable, prudent mais sûr, pousser sur sa lancée. Droit devant lui, suivant son tracé.

A partir d'une position de force. A partir aussi de l'affaire cubaine qui a si bien servi que l'on se prend à imaginer à son sujet autre chose que l'heure entre toutes dramatique où la menace d'apocalypse entrevue alors et complaisamment décrite depuis. Bref, à partir d'un conflit capital, le dialogue au sommet s'est engagé entre la Maison Blanche et le Kremlin. Tandis que s'impose le binôme suprême, Kennedy ne manque plus une occasion d'affirmer son leadership occidental, inclus les plus stricts principes d'unité de commandement et d'armement.

Apparemment cette politique se présente sans bavures. Même si son caractère absolu, sa désinvolture, sa brutalité multiplient objections et obstacles. Même si elle bouscule les idées reçues et fait craquer les cadres acceptés.

Pourtant cette vigueur nouvelle de Kennedy ne couvre pas dans son ensemble la diplomatie américaine. Elle n'a pas cours dans tous les secteurs auxquels devrait s'appliquer la fameuse « politique globale ». En marge du règlement Est-Ouest par-dessus l'Atlantique et l'Europe, il y a pour la Maison Blanche tout un domaine extra-occidental avec d'autres zones d'activité. Mais là quel changement à vue !

Avec les décors, le spectacle se trouve bouleversé du tout au tout. Hors la rigidité « occidentale » sur le théâtre principal d'opérations, que de démarches incertaines, de faux-pas, de confusion ! On n'aperçoit plus que vacillements, renversements et lignes brisées. L'Amérique est présente partout, ou tend à le devenir. Le plus rapide des tours d'horizon fait apparaître ses pas de clerc. La politique de Kennedy accumule les contradictions « exotiques ».

Au Congo, la moindre erreur de la Maison Blanche n'aura pas été de se démasquer militairement sous le casque bleu des mercenaires onusiens de toute couleur et de découvrir sous la responsabilité officielle du Secrétaire Général des Nations-Unies une entreprise américaine d'« impérialisme » et de « néocolonialisme ». Tschombé n'aura plus été seul à recourir à ces qualificatifs. La presse internationale en témoigne. Tour à tour, chacune à sa manière, les capitales occidentales se désolidarisent. Moscou même, qui se réjouit de voir le Katangais « tombé » par Kennedy, s'empresse de mettre l'accent sur « le chantage politique, militaire et stratégique » exercé au Congo, à titre d'exemple, sur ses Alliés par le maître de la Maison Blanche qui, du même coup, foule spectaculairement aux pieds les grands principes dont il se réclame ailleurs. Liberté, Autodétermination, Indépendance, Règlement pacifique. Kennedy, champion de « la réunification pacifique du Congo » ? Quelle dérision pour la propagande après le sang versé, les ruines et « l'occupation » militaire d'un pays qui, dès la décolonisation prématurée du Congo, avait prouvé son aptitude propre à l'indépendance !

Nos ancêtres les Gaulois craignaient que le ciel leur tombe sur la tête. Les missionnaires de Kennedy en terres lointaines redoutent que leurs hélicoptères et avions-cargos leur retombent sur le chef. La faute à qui ?

Au Laos, c'est le Pathet-Lao communiste

qui canarde à répétition les appareils U.S.A. Le Pathet-Lao dont Kennedy a imposé à ses alliés de Vientiane la participation au pouvoir. Quant aux avions devenus les cibles de ces charmants associés, ils s'efforcent de ravitailler des populations que Washington encourage naguère à résister et qu'aujourd'hui les bénéficiaires du retournement yankee s'acharnent à traquer et à affamer. « No comment ».

Au Sud-Vietnam, si aviateurs et cadres américains tombent sous le feu des Viets, de plus en plus offensifs, n'est-ce pas là aussi le fruit d'étonnantes contradictions ? Sur le plan sud-est asiatique dans son ensemble, Kennedy a désamorcé moralement la solidarité occidentale et les prolongements locaux de l'Alliance. Comment, alors même qu'elle s'affirme nécessaire au moins sur un point particulier, la résistance ne deviendrait-elle pas plus difficile, voire inefficace en dépit des sacrifices ?

A Brunei on s'est soulevé ; à Manille il y a eu collusion avec l'insurgé ; à Djakarta, on s'est prononcé pour lui. Mais Manille est cliente de Washington ; comme l'Indonésie doit à l'entremise américaine, avec la couverture de l'O.N.U. — déjà — d'avoir reçu livraison de la Nouvelle-Guinée avec, pieds liés, les Papous. Dans l'un et l'autre cas, les alliés des U.S.A. — les Hollandais puis les Anglais — sont sacrifiés par leur grand partenaire.

De proche en proche, de l'Asie jusqu'aux avancées de l'Europe méditerranéenne, les prolongements de l'Alliance s'effondrent. « CENTO, OTASE, où sont les alliances d'antan ? » demandera-t-on bientôt. Pour assister un Nehru auquel il a distribué les faveurs sans lui tenir le langage qu'il fallait, Kennedy risque aujourd'hui de détacher de l'Occident le Pakistan, dont le Président clame jusque dans la presse américaine son amertume de fidèle allié desservi, sinon trahi.

La plus récente mésaventure exotique de la Maison Blanche n'est pas la moins édifiante. Kennedy contraint par sa faute d'accorder sans délai une protection militaire à l'Arabie Saoudite, après avoir été joué à la face du monde par celui auquel, l'O.N.U. aidant, il venait une fois de plus de sacrifier le Droit et ses Alliés, n'est-ce pas ainsi que l'on peut résumer l'affaire ?

Washington a reconnu, avec l'O.N.U. le gouvernement révolutionnaire du Yemen en l'absence de toutes les garanties requises d'ordinaire. Cela pour complaire à Nasser, dont l'intervention armée sur place était non seulement flagrante mais officielle. Au détriment par contre des positions britanniques en Arabie, comme de la sécurité de la Jordanie et de l'Arabie Saoudite, étroitement liées l'une avec l'Angleterre, l'autre avec les Etats-Unis eux-mêmes. Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Pour une fois la leçon ne se fit pas attendre. Les raids de l'aviation égyptienne contre les amis de l'Amérique furent le remerciement de Nasser à Kennedy qui, accusé de n'avoir exigé de lui aucun des engagements pacifiques mis en avant pour expliquer sa complaisance, perdit la face en même temps que la confiance de ses alliés.

En redorant le blason étoilé, la menace d'une intervention armée lui rendra-t-elle l'une et l'autre ? La liste des faux-pas... marginaux de la diplomatie américaine sera-t-elle close avec la ruade supplémentaire de Nasser ? Souhaitons-le. La cohésion de l'Alliance Atlantique en son noyau même n'est plus telle qu'elle puisse indéfiniment résister à tant de contradictions périphériques. Même exotiques.

Claude JEANTET